L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS
DIMANCHE 10 FEVRIER 1884.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XII.

Sur la route de la Havane—Les artistes de Scarron et ceux d'aujourd'hui—Rêves de direction—Le passé et l'avenir—Les fautes commises—Quelques vérités—Trop de presse—Balisse gradueile de notre scène lyrique française—A qui les dés?—Qui prendra l'Opéra—M. Défossez passe-t-il la main?—Petit bonhomme vit encore—Réveil pour un soir—Le bénéfice de La Estudiantina—Plus ce Pyrénées—Espagne et France—Ce que peuvent mandolines et guitares—Excellent Concert—Les virtuoses du bavardage—L'exécution par les Etudiants Espagnols—Mlle Sheila MM. Puget, Richard, Grenling, Déjan—La sonorité—Conque marine, trompette géante et artillerie—Concert de Mme Raisin—Les artistes français au Werlein Hall—Reprise de l'opérette—La Grande-Duchesse—Appel au public—Le Cercle de la Harpe Eolienne—La Fête du Bataillon Washington Artillery—George Washington—Robert E. Lee—Le 22 février—Fédora—Fanny Davenport—M. Mantell—Bénéfice de M. Défossez offert par La Estudiantina et M. Richard—Le Carnaval—Rex.

A cette heure un steamer, dont je ne sais plus le nom, vogue, allègre, rapide, sur les eaux bleues du Golfe du Mexique—nappe d'eau aux lames courtes et traîtresses, qui inventeraient le mal de mer s'il n'existait déjà. Le navire fait tousser sa vapeur dans la direction de cet opulent et délicieux pied à terre de l'Espagne, qu'on nomme Cube; sol béni qui produit sucre, tabac, café, rhum, goyave, fièvre jaune, bananes, agitateurs, loterie, cocos et révolutionnaires.

Le vapeur, déjà près du port, emporte les artistes que vous savez; la partie la moins rudement éprouvée des naufragés de l'Opéra de la Nouvelle-Orléans; ceux qui ont trouvé sauvetage confortable et à peu près sûr; tandis que d'autres se pressent ici sur un nouveau radeau de la Méduse, mais où ne se reproduira pas, Dieu merci! le drame sinistre, démoniaque, si puissamment rendu par le pinceau de Géricault.

Si l'écho des scènes qui se passent à bord de ce steamer pouvait vous arriver, il vous porterait sans doute plus d'un ressouvenir des scènes du *Roman Comique*. Vous auriez une fois de plus la preuve que les artistes de notre temps—comédiens ou chanteurs—ressemblent encore à ceux de Scarron, sous beaucoup de rapports du moins.

Les nôtres comptent sans doute mieux que ceux d'autrefois; ils sont plus certains que deux et deux font quatre et même huit au besoin; mais ils ont encore force débraillé, et beaucoup de cette insouciance joyeuse qui, d'ailleurs, est peut-être bien la véritable, la saine philosophie.

A coup sûr les sujets qui viennent de nous quitter, ont beaucoup souffert. Les dernières journées auront, journées d'indécisions et de querelles stériles, de projets formés, rejetés, repris ou abandonnés à nouveau, leur ont été rudes; leurs vacillations sans cesse renouvelées ont aggravé encore leurs pertes. Mais bah! si dans ce monde des coulisses on déchire parfois son prochain avec ensemble et entrain, si les excès de vanité y font tout mettre dans excès de malaise; si le personnalisme prétentieux y fait avorter nombre de projets, y crée plus d'un désastre, la providence qui met toujours le tempérament à côté du mal, la providence a doué en général les sujets du théâtre d'une nature, de surface sertout, et qui, vernis à fikrer le plus faible rayon de soleil, oublie vite le ciel chargé, les orages et les tempêtes.

Je gagerais donc que le pont de ce bâtiment qui cingle vers la Havane, a été pour tous les artistes, de M. Défossez hier, de M. Grau aujourd'hui, un lieu rapatriant où vite sont oubliés, où tôt les chants sont revenus aux lèvres, pour être jetés à toutes les brises du Golfe, dussent-elles étrailler les voix dont les Havanais jugeront le 20 de ce mois. J'entends d'ici ce concert en plein vent, en pleine vagues; je sais bien qu'on pourra le donner dès cette étape du retour au pays, la mer aura plus d'une fois retenti de la vieille mais toujours jolie pensée de Mempou:

Vers les rives de France
Vogueez en chantant,
Vogueez doucement,
Pas si vite!
Les vents sont si doux!

Et pardieu! vive, mille fois vive cette belle humeur, cette charmante insouciance que l'on se prend si fréquemment à envier! Si elle ne donne pas la réalité de la vie, elle en met du moins le rêve; et c'est déjà beaucoup que pareil rêve vous revienne souvent.

Qu'elle se prolonge donc et qu'elle se motive mieux encore par le succès à Cuba et au Mexique. Que sur ces deux terres il y ait les plus douces dédommagements pour ceux que le mauvais sort et bien des erreurs aussi viennent d'enlever d'entre nous.

A cette heure aussi, et pour revenir à mon point de départ, à cette heure il y a certainement quelqu'un qui, sans songer à ce même navire chargé d'artistes dépaysés, a commencé son songe de directeur.

Que dis-je quelqu'un? Je parierais qu'il en est déjà tout un groupe, traçant des plans, amoncelant des chiffres obéissants pour l'heure; j'oserais affirmer que plus d'un s'est déjà prouvé à lui-même, algébriquement par un indiscutable *A plus B*, que la réussite est certaine, qu'il a trouvé le moyen infaillible de battre les Italiens qui exploitent à la Nouvelle-Orléans une troupe lyrique.

Pour ces heureux qui croient en eux-mêmes; qui pensent pouvoir assurer ce demain, qui "n'est à personne," a dit Victor Hugo, Barnum est un novice comme manieur de foules. Ils trouvent dès déphasé d'une heure seigneur Barnum, le grand montreur n'a pas en découvrir qu'un, et encore d'une blancheur douteuse et au prix criant de $300,000, le naïf!

Oui, je n'en ai aucun doute; nombre de ces aligneurs de chiffres sont déjà à l'œuvre; ils veulent faire les prétentieuses de notre scène lyrique. Opéra, sors du tombeau, lève toi! Ils ont sondé la question; leurs devanciers n'avaient pas le sens commun. Haro sur ces gens à courte vue, qui répètent à l'envi, sous le fallacieux prétexte de leur expérience, que l'Opéra est lui-même pour redire le mot américain—*un éléphant*, blanc ou noir, peu importe. Et un éléphant tellement englouti, ruineux, que son cornac, son directeur, veux-je dire, mis à sec, finit par faire un nez, un nez prosodien, rappelant la trompe du trop ouï-dire animal. Seulement, pour ébranler du tout, cette trompe-là elle ne prend rien, absolument rien.

Au fait, ceux dont je parle ici, ces cœs, ces braves ont peut-être raison contre le passé. L'existence serait, en vérité, par trop monotone si dans ce théâtre lyrique d'aujourd'hui; si la succession de nos jours n'était qu'une fade série des mêmes épreuves photographiques.

Donc ceux qui, sans nul doute s'apprêtent à se jeter dans ce courant, et j'en pourrais citer jusqu'à quatre, ne doivent pas être découragés par des précédents et se tirer des conclusions irrévocables. Les années se suivent et ne se ressemblent pas. Celle qui s'ouvrira dans dans dix mois, avec sa superbe Exposition du Centenaire du Coton, avec la Nouvelle-Orléans comme rendez-vous du monde, rendez-vous de populations riches auxieuses de bien placer un excédant de capitaux, celle là aura son cachet propre; elle présentera aux spéculateurs de tous genres des chances que ne pouvaient offrir ces années.

Ainsi, on peut le dire, s'est en se reportant à ce milieu nouveau, que les spéculateurs en perspective, dont je viens de parler, se décideront à livrer encore une bataille tant de fois perdue.

Et puis le dénouement de la triste campagne théâtrale qui vient de se fermer, n'est pas, à tout prendre, un argument sans réplique. Il y a en effet, chute prompte, retentissante, désolante, mais, dans l'espèce, cela condamne-t-il en principe l'entreprise? Est-ce l'entreprise en-même qui est décidément impossible? t-il pas eu des fautes graves commises? ne conduite; fautes relatives ition du personnel et au ement du répertoire? re question de l'en- demande à ne pas t; mais s'il s'agissait de conditions fautes ca- à l'endroit de la formation de la troupe, à l'endroit du roulement du répertoire et de la façon surtout dont il a été ouvert.

Il serait oiseux, vous en conviendrez, d'entrer à ce sujet dans des considérations minutieuses. La cage est vide, les oiseaux se sont envolés. Inutile d'en décrire le plumage et le ramage; de dire comment ils auraient dû être utilisés.

Néanmoins, puisque la plupart de ce monde-là est maintenant loin de nous et salera tout à l'heure la Forteresse Monroe et le théâtre Tacon, je vous le dis entre nous—tout bas, bien bas, ressouvenir d'opérette—cette troupe manquait essentiellement de poésie. En thèse générale, elle était d'un prosaïsme dépitant, d'un bourgeois complet.

Presque toujours c'était d'un terre à terre désolant; pas de battements d'ailes qui se fissent sentir là; du métier beaucoup, de l'art trop peu

De la correction souvent, de l'élan à peu près jamais. Que de fois je souhaitais au nouveau de cet bonne flambées qui s'éteignent vite sans doute, mais qui sont des flambées du moins, et piquent d'un peu d'éclat momentané un coloris terne, veule.

Au théâtre cet élément par trop bourgeois est négatif; que dis-je? il est fatal, il est mortel. Quand vous entrez dans une salle où l'on prétend faire du grand art, vous laissez la prose au vestiaire.

Oui, croyez-le, cet élément bourgeois éloigne les masses, en ne leur offrant qu'un plaisir facile, insipide. Il exclut tout grand mouvement, les beaux élans, l'inspiration, l'élégance, ce je ne sais quoi qu'on a dénommé le chic; il exclut enfin le cachet, l'originalité, les hardiesses qui vous soulèvent, vous emportent; il vous cloue au sol.

Ce n'est pas une troupe bourgeoise, réglée comme un compte de ménage qui saurait obvier au mal, déjà bien grave, d'un répertoire s'immobilisant, sans grands maîtres vivants pour le renouveler, pour le faire marcher au pas du progrès.

Des déviations de voix, s'il le faut quelquefois, mais pour Dieu! parfois aussi des bonds, des envolées! Donc il ne faudrait pas tirer du récent insuccès un argument vainqueur, sans réplique, contre les impresarii de l'avenir, de demain.

S'il en est, qu'ils se produisent donc et au plus vite; qu'en pleine saison des plaisirs, alors que tout rit, chante, danse, qu'ils y jettent les bases de la campagne prochaine.

Autrefois, l'Opéra vivait ici, et d'une vie facile, brillante, durant six mois de l'année, malgré le Carême lui-même et ses abstentions. Il constituait une excellente affaire pour le directeur, et le public venait s'y égayer à tous les genres. Puis l'ardeur s'est ralentie et force a été de réduire à quatre mois la saison d'exploitation. Mais la baisse se prolongeait, et l'on en est venu à conclure qu'une période de trois mois était largement suffisante, et on a opéré sur cette nouvelle et étroite base.

Or malgré cette campagne très limitée, les trois dernières entreprises théâtrales semblent établir que notre population y suffit malaisément. Et deux fois sur trois il a fallu suspendre l'exploitation et la transporter autrepart. N'importe. Ces chutes n'ont pas, du moins, découragé tout le monde. Il en est encore qui veulent se mettre à la peine et qui affirment qu'ils seront aussi au profit. Mieux encore, on prétend qu'il y aura lutte pour l'obtention du bail de l'Opéra.

Tant mieux et que pour celui auquel il sera adjugé une bonne étoile se lève et le guide.

Tout cela soit dit, bien entendu, pour le cas où M. Défossez ne serait plus en ligne, ou aurait renoncé à son bail et à l'entre prise, car je ne connais pas l'alpha de ses intentions.

A tout hasard j'ai redit ici les rumeurs en circulation, et sans nommer les masques, sans trahir un secret—secret de polichinelle, d'ailleurs—j'appelle la vedette de Mabit, qui est, qui doit relever notre scène lyrique et lui rendre les splendeurs et les poésies d'antan.

Il faut le croire, il n'y a que léthargie et non mort de l'Opéra. Petit bonhomme vit encore. L'espérance est une jeunesse; c'est aussi du bonheur. Espérons.

Et cependant, hier, après bien des soirées sans lumière, où l'on n'entendait plus, comme dernier bruit, que celui des billes roulant sur un billard du café de l'angle des rues Bourbon et Toulouse—seule musique du quartier désormais; après bien des soirées blafardes et muettes, les salariés de l'électricité pétillant à nouveau, le mouvement reprenait, des équipages s'alignaient, toute une foule entrait une fois de plus dans la pauvre salle, soumise à tant de déconvenues, de déboires.

Et c'était justice que tout l'éclat des lustres rayonnât une fois de plus, en pareille occasion, puisqu'il s'agissait de fêter des fils de l'Espagne, passionnée de lumière, elle pour qui le soleil ne se couchait pas autrefois. L'Espagne, ce pays poétique et chevaleresque, dont les femmes ont souvent rêvé, et si doux, si galant à ces femmes qu'il repousse la loi salique, et a en pour courtoise devise: *Ne touches pas à la Reine!*

Comme il n'y a plus de Pyrénées, malgré les outrages idiots des voyons de septembre sur le passage du roi Alphonse XII à Paris, l'Espagne avait hier tout un versant qui lui parlait; elle était en pleine terre française. Car, il est bien permis de l'écrire, n'est-ce pas? l'Opéra est comme une tranche de la France importée à la Nouvelle-Orléans.

Et c'était bien la véritable Espagne, avec le costume du vieux temps, avec ces chapeaux à larges bords, ces soies, ces liers à boucles, ces hauts de chausses, ces pourpoints, ces mandolines, ces guitares, ces séguidilles, ces boléros, ses sérénades. C'était vraiment à chercher les échelles de soie aux fenêtres qui donnent sur la scène. Mais j'oublie que ces dames ont fui, et qu'il est décoiffé si il n'y a plus là que le concierge de l'endroit, ce qui ne saurait pas à Almaviva.

D'ailleurs si guitares et mandolines faisaient les frais du concert donné dans cette pauvre chère salle, ouverte une fois encore, il fallait les voir, je vous l'assure, pour y croire. Sans ce secours de ce vous, vous essaiez nié, ainsi que St. Thomas; vous étiez jurés être devant un orchestre ordinaire, c'est-à-dire composé de cordes, d'instruments à vent, cuivres ou bois, d'instruments à percussion, etc., etc.

Mandolines et guitares, appuyées d'un seul violon, d'un violoncelle unique, remplaçaient tous ces éléments obligés de l'orchestre, et formaient un ensemble dont les sonorités et les timbres auraient stupéfié Pétis, qui ne transigeait ni sur l'espèce et le nombre des instruments, ni sur la disposition, le placement des divers instrumentistes à l'orchestre.

Jugez-là on n'avait entendu *La Etudiants Espagnols* qu'au Grunewald Hall, et l'on se demandait quel effet ils produiraient dans un vaisseau tel que celui de l'Opéra. J'étais, pour ma part, convaincu que cet effet serait excellent; la puissance de sonorité obtenue par eux m'en était le garant, et je leur avais même conseillé, dès le début, d'en faire l'essai. L'essai a été triomphant.

La salle était garnie sinon qu'aux représentations de gala. Je vous disais hier qu'un Comité désigné par la Colonie Espagnole avait organisé ce bénéfice offert à La Estudiantina; j'écrivais que le Comité, au nom de cette toute libérale Colonie, avait pris sept cents billets. Un pareil élan, à lui seul, aurait été décisif.

Mais d'autres amis de l'art et de l'Espagne, d'autres personnes de toutes nationalités, et dont l'*Abeille* a publié les noms, en sont fait une joie d'avoir leur part dans cette manifestation. Si bien que les Etudiants Espagnols, dont les yeux paraissaient vraiment rayonner de bonheur en face d'une démonstration tellement significative, ont paru devant un auditoire où figuraient toutes les classes de notre société.

Un immense salut de bravos, un salut très prolongé les a accueillis, et dès l'abord il était facile de comprendre que la vue de cette salle dont l'accueil était si chaud, allait les pousser à des efforts nouveaux et à une exécution de plus en plus parfaite de toutes les autres. Et il en a été ainsi.

Jamais ils n'ont dépensé plus de finesses, plus de brio, plus d'esprit, plus d'âme, plus de coquetterie. Comme pour défier les vastes proportions du théâtre où ils s'essayaient la première fois, ils paraissaient vouloir multiplier leurs *piano-nissimo*, leurs dessins éoliens, écrirai-je, et chacune de ces nuances si tendres, si délicates, était perçue; chacun de ces soufles vous arrivait net, caressant, rêveur. Clarté bientôt évanouie, mais scintillant encore comme ces dernières étincelles qui serpentent, qui zigzaguent en un foyer, et restent toujours perceptibles, diamantées jusqu'à ce qu'elles se soient délicatement éteintes.

Ces sons qui expirent, en gardant le sentiment qu'ils doivent exprimer, sont d'abord l'un des plus grands charmes de *La Estudiantina*. Mais hier je leur les découvrais un prix nouveau. Ils arrêtaient un moment le moulin à paroles de certaine auditeur qui, tout à l'heure et ce croyant sans doute des virtuoses de la sonorité, empêchaient de bien entendre, de bien goûter ces autres virtuoses, ceux de la scène, leur faisant une méchante et gênante concurrence.

L'Opéra est incontestablement riche en souvenirs charmants; mais en cherchant dans ma mémoire je n'y retrouve guère de Concert dont l'originalité ait excité plus de sympathies, plus de plaisir que celui là.

Il faudrait tout citer, depuis *Bamania* et l'ouverture de *Guillaume Tell* jusqu'à cette naïve délicieuse ouverture de *Raymond*, l'ouvre trop peu sonnne qu'a signée Ambroise Thomas, jusqu'à cette réveuse *Bérceuse* de Schubert, étrennellement jeune, éternellement poétique, et qui emprunte je ne sais quel parfum nouveau à ces guitares et à ces mandolines.

Tout cela, sans peut-être quelques petites irrégularités dans l'ouverture de *Guillaume Tell*, a été supérieurement exécuté.

Mlle Sholia et M. Paget ont été très-flattesnement accueillis dans le duo de *La Marjolaine* et celui de *La Mascotte*, qu'ils ont très-heureusement dits.

Mon compliment le plus sincère à M. Richard pour sa *Pastorale Languedocienne*, et surtout pour la façon extrêmement remarquable dont il a chanté *La Charité*, de Faure, et l'*Hymne à la Nuit*, de Gounod. Tout cela était très largement posé, phrasé avec un beau style, un grand sentiment. Véritable interprétation d'artiste.

J'ajoute que les divers chanteurs ont été habilement accompagnés par MM. Grenling et Déjan.

Ce succès obtenu devant un public où se pressaient toutes les nationalités, est la preuve la plus entière qui pût être faite de l'immense vogue des Etudiants Espagnols.

Il leur consolera, j'imagine, de demeurer parmi nous, tout au moins jusqu'à la fin du Carnaval; leur présence en augmenterait considérablement l'attrait et ne leur serait pas sans profit.

Leurs compatriotes leur ont offert une réception si franche, si ardente, qu'ils ont dû, pour aussi dire, retrouver l'Espagne en Louisiane. Elle y fit jadis d'ailleurs; on aurait dit que, cœur parlant, elle y était encore pour les accueillir largement, flatteusement.

Au drapeau, Castillans! écrivais-je dernièrement aux Espagnols. Et vite ils y sont venus, et ils y demeureront, et grâce à eux, grâce à tous ceux qui apprécient les délicatesses de l'art, les Etudiants auront encore ici, s'ils le veulent, plus d'un Concert digne d'eux.

Ils grandiront, car ils sont Espagnols.

La venue de *La Estudiantina* à la Nouvelle-Orléans n'aura pas été sans exercer une influence bienfaisante sur le goût. Elle nous a valu des Concerts où nous avons eu des compositions abondant en mélodies, en rêveries, en poésie; reposait un peu de ces compositions tapageuses, qui font abus de sonorités et remplacent un peu trop fréquemment l'imagination par la fugue et le contrepoint. Excellentes choses sans doute, indispensables aussi, mais enfin à la portée de quiconque veut les étudier. Superbes perfections mathématiques, mais mathématiques.

Sous prétexte de sonorité, de savantes combinaisons orchestrales, on arrive à des tempêtes de sons, très habilement désordonnés, dont on dégage difficilement la pensée, à travers lesquelles on sent rarement passer le grand souffle des maîtres. Je ne conque pas, hélas! le jour où, très après les trompettes, déjà de dix ou douze pieds, hélas! et qui menacent de grandir. Mais qu'est-ce que cela prouvera? Vous avez l'artillerie aussi. Et je croyez pas que l'Opéra, si nous avons pu nous rallier à boucles, ses hauts de chausses, ses pourpoints, ses mandolines, ses guitares, ses séguidilles, ses boléros, ses sérénades. C'était vraiment à chercher les échelles de soie aux fenêtres qui donnent sur la scène. Mais j'oublie que ces dames ont fui, et qu'il est décoiffé si il n'y a plus là que le concierge de l'endroit, ce qui ne saurait pas à Almaviva.

D'ailleurs si guitares et mandolines faisaient les frais du concert donné dans cette pauvre chère salle, ouverte une fois encore, il fallait les voir, je vous l'assure, pour y croire. Sans ce secours de ce vous, vous essaiez nié, ainsi que St. Thomas; vous étiez jurés être devant un orchestre ordinaire, c'est-à-dire composé de cordes, d'instruments à vent, cuivres ou bois, d'instruments à percussion, etc., etc.

Mandolines et guitares, appuyées d'un seul violon, d'un violoncelle unique, remplaçaient tous ces éléments obligés de l'orchestre, et formaient un ensemble dont les sonorités et les timbres auraient stupéfié Pétis, qui ne transigeait ni sur l'espèce et le nombre des instruments, ni sur la disposition, le placement des divers instrumentistes à l'orchestre.

Jugez-là on n'avait entendu *Les Etudiants Espagnols* qu'au Grunewald Hall, et l'on se demandait quel effet ils produiraient dans un vaisseau tel que celui de l'Opéra. J'étais, pour ma part, convaincu que cet effet serait excellent; la puissance de sonorité obtenue par eux m'en était le garant, et je leur avais même conseillé, dès le début, d'en faire l'essai. L'essai a été triomphant.

La salle était garnie sinon qu'aux représentations de gala. Je vous disais hier qu'un Comité désigné par la Colonie Espagnole avait organisé ce bénéfice offert à La Estudiantina; j'écrivais que le Comité, au nom de cette toute libérale Colonie, avait pris sept cents billets. Un pareil élan, à lui seul, aurait été décisif.

Mais d'autres amis de l'art et de l'Espagne, d'autres personnes de toutes nationalités, et dont l'*Abeille* a publié les noms, en sont fait une joie d'avoir leur part dans cette manifestation. Si bien que les Etudiants Espagnols, dont les yeux paraissaient vraiment rayonner de bonheur en face d'une démonstration tellement significative, ont paru devant un auditoire où figuraient toutes les classes de notre société.

Un immense salut de bravos, un salut très prolongé les a accueillis, et dès l'abord il était facile de comprendre que la vue de cette salle dont l'accueil était si chaud, allait les pousser à des efforts nouveaux et à une exécution de plus en plus parfaite de toutes les autres. Et il en a été ainsi.

Jamais ils n'ont dépensé plus de finesses, plus de brio, plus d'esprit, plus d'âme, plus de coquetterie. Comme pour défier les vastes proportions du théâtre où ils s'essayaient la première fois, ils paraissaient vouloir multiplier leurs *piano-nissimo*, leurs dessins éoliens, écrirai-je, et chacune de ces nuances si tendres, si délicates, était perçue; chacun de ces soufles vous arrivait net, caressant, rêveur. Clarté bientôt évanouie, mais scintillant encore comme ces dernières étincelles qui serpentent, qui zigzaguent en un foyer, et restent toujours perceptibles, diamantées jusqu'à ce qu'elles se soient délicatement éteintes.

Ces sons qui expirent, en gardant le sentiment qu'ils doivent exprimer, sont d'abord l'un des plus grands charmes de *La Estudiantina*. Mais hier je leur découvrais un prix nouveau. Ils arrêtaient un moment le moulin à paroles de certaine auditeur qui, tout à l'heure et ce croyant sans doute des virtuoses de la sonorité, empêchaient de bien entendre, de bien goûter ces autres virtuoses, ceux de la scène, leur faisant une méchante et gênante concurrence.

L'Opéra est incontestablement riche en souvenirs charmants; mais en cherchant dans ma mémoire je n'y retrouve guère de Concert dont l'originalité ait excité plus de sympathies, plus de plaisir que celui là.

Il faudrait tout citer, depuis *Bamania* et l'ouverture de *Guillaume Tell* jusqu'à cette naïve délicieuse ouverture de *Raymond*, l'ouvre trop peu sonnne qu'a signée Ambroise Thomas, jusqu'à cette rêveuse *Bérceuse* de Schubert, éternellement jeune, éternellement poétique, et qui emprunte je ne sais quel parfum nouveau à ces guitares et à ces mandolines.

Tout cela, sauf peut-être quelques petites irrégularités dans l'ouverture de *Guillaume Tell*, a été supérieurement exécuté.

Mlle Sholia et M. Paget ont été très-flattesnement accueillis dans le duo de *La Marjolaine* et celui de *La Mascotte*, qu'ils ont très-heureusement dits.

Mon compliment le plus sincère à M. Richard pour sa *Pastorale Languedocienne*, et surtout pour la façon extrêmement remarquable dont il a chanté *La Charité*, de Faure, et l'*Hymne à la Nuit*, de Gounod. Tout cela était très largement posé, phrasé avec un beau style, un grand sentiment. Véritable interprétation d'artiste.

J'ajoute que les divers chanteurs ont été habilement accompagnés par MM. Grenling et Déjan.

Ce succès obtenu devant un public où se pressaient toutes les nationalités, est la preuve la plus entière qui pût être faite de l'immense vogue des Etudiants Espagnols.

Il leur consolera, j'imagine, de demeurer parmi nous, tout au moins jusqu'à la fin du Carnaval; leur présence en augmenterait considérablement l'attrait et ne leur serait pas sans profit.

Leurs compatriotes leur ont offert une réception si franche, si ardente, qu'ils ont dû, pour aussi dire, retrouver l'Espagne en Louisiane. Elle y fit jadis d'ailleurs; on aurait dit que, cœur parlant, elle y était encore pour les accueillir largement, flatteusement.

Au drapeau, Castillans! écrivais-je dernièrement aux Espagnols. Et vite ils y sont venus, et ils y demeureront, et grâce à eux, grâce à tous ceux qui apprécient les délicatesses de l'art, les Etudiants auront encore ici, s'ils le veulent, plus d'un Concert digne d'eux.

Ils grandiront, car ils sont Espagnols.

La venue de *La Estudiantina* à la Nouvelle-Orléans n'aura pas été sans exercer une influence bienfaisante sur le goût. Elle nous a valu des Concerts où nous avons eu des compositions abondant en mélodies, en rêveries, en poésie; reposait un peu de ces compositions tapageuses, qui font abus de sonorités et remplacent un peu trop fréquemment l'imagination par la fugue et le contrepoint. Excellentes choses sans doute, indispensables aussi, mais enfin à la portée de quiconque veut les étudier. Superbes perfections mathématiques, mais mathématiques.

Sous prétexte de sonorité, de savantes combinaisons orchestrales, on arrive à des tempêtes de sons, très habilement désordonnés, dont on dégage difficilement la pensée, à travers lesquelles on sent rarement passer le grand souffle des maîtres.

Je ne conque pas, hélas! le jour où, très après les trompettes, déjà de dix ou douze pieds, hélas! et qui menacent de grandir. Mais qu'est-ce que cela prouvera? Vous avez l'artillerie aussi. Et je croyez pas que l'Opéra, si nous avons pu nous rallier à boucles, ses hauts de chausses, ses pourpoints, ses mandolines, ses guitares, ses séguidilles, ses boléros, ses sérénades. C'était vraiment à chercher les échelles de soie aux fenêtres qui donnent sur la scène. Mais j'oublie que ces dames ont fui, et qu'il est décoiffé si il n'y a plus là que le concierge de l'endroit, ce qui ne saurait pas à Almaviva.

D'ailleurs si guitares et mandolines faisaient les frais du concert donné dans cette pauvre chère salle, ouverte une fois encore, il fallait les voir, je vous l'assure, pour y croire. Sans ce secours de ce vous, vous essaiez nié, ainsi que St. Thomas; vous étiez jurés être devant un orchestre ordinaire, c'est-à-dire composé de cordes, d'instruments à vent, cuivres ou bois, d'instruments à percussion, etc., etc.

Mandolines et guitares, appuyées d'un seul violon, d'un violoncelle unique, remplaçaient tous ces éléments obligés de l'orchestre, et formaient un ensemble dont les sonorités et les timbres auraient stupéfié Pétis, qui ne transigeait ni sur l'espèce et le nombre des instruments, ni sur la disposition, le placement des divers instrumentistes à l'orchestre.

Jugez-là on n'avait entendu *Les Etudiants Espagnols* qu'au Grunewald Hall, et l'on se demandait quel effet ils produiraient dans un vaisseau tel que celui de l'Opéra. J'étais, pour ma part, convaincu que cet effet serait excellent; la puissance de sonorité obtenue par eux m'en était le garant, et je leur avais même conseillé, dès le début, d'en faire l'essai. L'essai a été triomphant.

La salle était garnie sinon qu'aux représentations de gala. Je vous disais hier qu'un Comité désigné par la Colonie Espagnole avait organisé ce bénéfice offert à La Estudiantina; j'écrivais que le Comité, au nom de cette toute libérale Colonie, avait pris sept cents billets. Un pareil élan, à lui seul, aurait été décisif.

Mais d'autres amis de l'art et de l'Espagne, d'autres personnes de toutes nationalités, et dont l'*Abeille* a publié les noms, en sont fait une joie d'avoir leur part dans cette manifestation. Si bien que les Etudiants Espagnols, dont les yeux paraissaient vraiment rayonner de bonheur en face d'une démonstration tellement significative, ont paru devant un auditoire où figuraient toutes les classes de notre société.

Un immense salut de bravos, un salut très prolongé les a accueillis, et dès l'abord il était facile de comprendre que la vue de cette salle dont l'accueil était si chaud, allait les pousser à des efforts nouveaux et à une exécution de plus en plus parfaite de toutes les autres. Et il en a été ainsi.

Jamais ils n'ont dépensé plus de finesses, plus de brio, plus d'esprit, plus d'âme, plus de coquetterie. Comme pour défier les vastes proportions du théâtre où ils s'essayaient la première fois, ils paraissaient vouloir multiplier leurs *piano-nissimo*, leurs dessins éoliens, écrirai-je, et chacune de ces nuances si tendres, si délicates, était perçue; chacun de ces soufles vous arrivait net, caressant, rêveur. Clarté bientôt évanouie, mais scintillant encore comme ces dernières étincelles qui serpentent, qui zigzaguent en un foyer, et restent toujours perceptibles, diamantées jusqu'à ce qu'elles se soient délicatement éteintes.

Ces sons qui expirent, en gardant le sentiment qu'ils doivent exprimer, sont d'abord l'un des plus grands charmes de *La Estudiantina*. Mais hier je leur découvrais un prix nouveau. Ils arrêtaient un moment le moulin à paroles de certaine auditeur qui, tout à l'heure et ce croyant sans doute des virtuoses de la sonorité, empêchaient de bien entendre, de bien goûter ces autres virtuoses, ceux de la scène, leur faisant une méchante et gênante concurrence.

L'Opéra est incontestablement riche en souvenirs charmants; mais en cherchant dans ma mémoire je n'y retrouve guère de Concert dont l'originalité ait excité plus de sympathies, plus de plaisir que celui là.

Il faudrait tout citer, depuis *Bamania* et l'ouverture de *Guillaume Tell* jusqu'à cette naïve délicieuse ouverture de *Raymond*, l'ouvre trop peu sonnne qu'a signée Ambroise Thomas, jusqu'à cette rêveuse *Bérceuse* de Schubert, éternellement jeune, éternellement poétique, et qui emprunte je ne sais quel parfum nouveau à ces guitares et à ces mandolines.

Tout cela, sauf peut-être quelques petites irrégularités dans l'ouverture de *Guillaume Tell*, a été supérieurement exécuté.

Mlle Sholia et M. Paget ont été très-flattesnement accueillis dans le duo de *La Marjolaine* et celui de *La Mascotte*, qu'ils ont très-heureusement dits.

Mon compliment le plus sincère à M. Richard pour sa *Pastorale Languedocienne*, et surtout pour la façon extrêmement remarquable dont il a chanté *La Charité*, de Faure, et l'*Hymne à la Nuit*, de Gounod. Tout cela était très largement posé, phrasé avec un beau style, un grand sentiment. Véritable interprétation d'artiste.

J'ajoute que les divers chanteurs ont été habilement accompagnés par MM. Grenling et Déjan.

Ce succès obtenu devant un public où se pressaient toutes les nationalités, est la preuve la plus entière qui pût être faite de l'immense vogue des Etudiants Espagnols.

Il leur consolera, j'imagine, de demeurer parmi nous, tout au moins jusqu'à la fin du Carnaval; leur présence en augmenterait considérablement l'attrait et ne leur serait pas sans profit.

Leurs compatriotes leur ont offert une réception si franche, si ardente, qu'ils ont dû, pour aussi dire, retrouver l'Espagne en Louisiane. Elle y fit jadis d'ailleurs; on aurait dit que, cœur parlant, elle y était encore pour les accueillir largement, flatteusement.

Au drapeau, Castillans! écrivais-je dernièrement aux Espagnols. Et vite ils y sont venus, et ils y demeureront, et grâce à eux, grâce à tous ceux qui apprécient les délicatesses de l'art, les Etudiants auront encore ici, s'ils le veulent, plus d'un Concert digne d'eux.

Ils grandiront, car ils sont Espagnols.

Je heurterai peut-être plus d'un lecteur en écrivant qu'à mon sens M. Mantell n'a pas été généralement apprécié à sa juste valeur dans le rôle de Loris Ipanoff. Au dernier acte surtout il s'est révélé comme comédien de sentiment profond, de haute intelligence, sachant interpréter éloquemment ce qu'il éprouve. De ceux qui savent établir entre eux et le public cette parenté de l'âme qui fait les succès brillants, sérieux. Il lit avec infiniment d'art cette lettre jal dramatique, l'un des plus puissants effets qu'ait trouvés Sardou; lettre que l'artiste n'achève pas, mais dont il fait deviner la terrible fin, par le cri rauque, déchirant qui s'échappe de sa poitrine, en même temps qu'il laisse tomber l'effroyable missive.

Ce cri de M. Mantell est fort beau; très belle aussi, très saisissante la façon dont il bondit en hyène sur Fédora, qu'il étreint à la gorge, qu'il déchire de ses ongles, comme s'il voulait la torturer avant de la tuer.

Ces deux mouvements suffisent pour autoriser la critique à dire qu'il y aches M. Mantell l'étoffe d'un comédien de haute distinction.

—J'apprends à la dernière heure que les Etudiants Espagnols, informés de la triste, très triste situation où se trouve ici M. Défossez, lui ont, dans une généreuse initiative, offert un concert que celui-ci a accepté avec reconnaissance, avec attendrissement, puis-je dire. Cela est un noble mouvement, une bonne action à en, grâce à tous ceux qui apprécient les délicatesses de l'art, les Etudiants auront encore ici, s'ils le veulent, plus d'un Concert digne d'eux.

Ils grandiront, car ils sont Espagnols.

La venue de *La Estudiantina* à la Nouvelle-Orléans n'aura pas été sans exercer une influence bienfaisante sur le goût. Elle nous a valu des Concerts où nous avons eu des compositions abondant en mélodies, en rêveries, en poésie; reposait un peu de ces compositions tapageuses, qui font abus de sonorités et remplacent un peu trop fréquemment l'imagination par la fugue et le contrepoint. Excellentes choses sans doute, indispensables aussi, mais enfin à la portée de quiconque veut les étudier. Superbes perfections mathématiques, mais mathématiques.

Sous prétexte de sonorité, de savantes combinaisons orchestrales, on arrive à des tempêtes de sons, très habilement désordonnés, dont on dégage difficilement la pensée, à travers lesquelles on sent rarement passer le grand souffle des maîtres.

Je ne conque pas, hélas! le jour où, très après les trompettes, déjà de dix ou douze pieds, hélas! et qui menacent de grandir. Mais qu'est-ce que cela prouvera? Vous avez l'artillerie aussi. Et je croyez pas que l'Opéra, si nous avons pu nous rallier à boucles, ses hauts de chausses, ses pourpoints, ses mandolines, ses guitares, ses séguidilles, ses boléros, ses sérénades. C'était vraiment à chercher les échelles de soie aux fenêtres qui donnent sur la scène. Mais j'oublie que ces dames ont fui, et qu'il est décoiffé si il n'y a plus là que le concierge de l'endroit, ce qui ne saurait pas à Almaviva.

D'ailleurs si guitares et mandolines faisaient les frais du concert donné dans cette pauvre chère salle, ouverte une fois encore, il fallait les voir, je vous l'assure, pour y croire. Sans ce secours de ce vous, vous essaiez nié, ainsi que St. Thomas; vous étiez jurés être devant un orchestre ordinaire, c'est-à-dire composé de cordes, d'instruments à vent, cuivres ou bois, d'instruments à percussion, etc., etc.

Mandolines et guitares, appuyées d'un seul violon, d'un violoncelle unique, remplaçaient tous ces éléments obligés de l'orchestre, et formaient un ensemble dont les sonorités et les timbres auraient stupéfié Pétis, qui ne transigeait ni sur l'espèce et le nombre des instruments, ni sur la disposition, le placement des divers instrumentistes à l'orchestre.

Jugez-là on n'avait entendu *Les Etudiants Espagnols* qu'au Grunewald Hall, et l'on se demandait quel effet ils produiraient dans un vaisseau tel que celui de l'Opéra. J'étais, pour ma part, convaincu que cet effet serait excellent; la puissance de sonorité obtenue par eux m'en était le garant, et je leur avais même conseillé, dès le début, d'en faire l'essai. L'essai a été triomphant.

La salle était garnie sinon qu'a